

90 ans de la CPP

Aujourd'hui notre chorale fête 90 ans d'existence.

Elle est née dans un contexte dont les mémoires varient.

Certaines privilégient le souvenir de l'effervescence sociale et intellectuelle du mitan des années trente, de la base des partis de la gauche déchirée depuis le Congrès de Tours obligeant leurs dirigeants à l'union, de la création qui s'en suivit du Front populaire. D'autres en retiennent les périls qui ne cessent de se multiplier, la Guerre d'Espagne qui jette un voile sinistre sur l'espérance, l'impression de danser sur un volcan.

Les historiens préfèrent se dire que les deux sont inextricablement liées, la perspective du pire n'empêchait pas l'espoir. En 35, celui-ci avait le vent en poupe. En France, du moins. Trois ans plus tard la guerre était déclarée. La toute jeune chorale disparaissait, ses membres dispersés.

Les statuts de l'association ayant été déposés le 24 octobre 1936, nous devrions célébrer ses 89 ans. Mais un ensemble vocal s'était produit dès juin 35, à Strasbourg, aux Olympiades Musicales sous l'appellation de chorale de l'Association des Ecrivains et des Artistes révolutionnaires.

Pas la plus sexy des dénominations.

C'est Peters Rosset, son premier chef, qui l'a transformée en Chorale Populaire de Paris.

Fondée à l'initiative de l'Association des écrivains et des artistes révolutionnaires (ou AEAR) née en 32, dirigée entre autres par Paul Vaillant-Couturier, instrument de lutte contre « le fascisme en Allemagne », et « l'impérialisme français », sa proximité avec le PCF ne l'empêchant pas de se vouloir ouverte à toutes les forces de gauche, la

CPP, dès son origine, obéissait à un double objectif :

- une mission d'agit-prop ; en 1936, mise au « service du prolétariat » selon la formule de son premier chef. Autant qu'elle l'a pu, la chorale s'est produite dans les usines occupées
- et comme indiqué dans les statuts de 1936, celle de « contribuer à l'épanouissement de la culture par le chant », en défendant un patrimoine varié qui ne s'est d'emblée pas limité aux « chants rouges » (Rosset toujours). En 1995, Claude Lecomte dénombrait 272 titres à son répertoire.

Parmi ses nombreux parrains, des musiciens comme Charles Koechlin qui lui a offert un chant intitulé *Libérons Thaelman* créé à Strasbourg, des poètes comme Charles Vildrac et Louis Aragon, la fédération musicale populaire présidée par Romain Rolland et Paul Nizan et dont la secrétaire n'était autre que Suzanne Cointe sur laquelle nous reviendrons, sans oublier la CGT qui lui a offert sa première domiciliation au 94. Le 94 rue d'Angoulême dans une ancienne fabrique d'instruments de musique acquise par la puissance fédération des Métallos. Quel meilleur endroit pour ses répétitions ?

Il ne faut pas se fier aux images des films de Renoir ou de Le Chanois qui présentent un chœur nombreux, soutenu par des professionnels. Les débuts de la chorale furent modestes, son recrutement lent. Deux répétitions par semaine, le soir après le travail, pour se mettre en bouche un répertoire éclectique qui n'hésitait pas à aborder des morceaux de musique savante (Haendel en 37) avait de quoi en rebuter plus d'un. D'autant que dès l'origine, le groupe des Six s'était penché sur la destinée musicale de la chorale, lui proposant (imposant ? Comment refuser?) un répertoire parfois acrobatique. Sans parler d'Hanns Eisler arrivé d'Allemagne en 1933, un proche du groupe Octobre. L'autre musicien de Bertold Brecht.

Bref, faire le choriste à la CPP ne revenait pas à pousser la chansonnette à l'unisson, mais à s'astreindre à une « stricte discipline » sous la houlette de Suzanne Cointe, musicienne exigeante. La légende dit qu'en ce temps, les choristes devaient acquérir des rudiments de solfège... Si la chorale manquait de chanteurs, autour d'elle les bonnes fées de l'intelligentzia de gauche se pressaient.

Cette proximité, et l'urgence politique, lui ont valu de répondre à de nombreuses sollicitations. La chorale a beaucoup chanté durant ces années d'avant-guerre.

La signature du Pacte-Germano-Soviétique le 23 août 1939 a entraîné la dissolution du PCF, trois semaines plus tard. Toutes les organisations proches du parti ont subi le même sort.

La débâcle, l'occupation allemande, en zone sud l'établissement d'un régime de soumission, et enfin l'Opération Barbarossa ont plongé nombre de ses membres dans la Résistance et la clandestinité. Au premier rang desquels, Suzanne Cointe, une nature rebelle, qui avait déjà rompu avec les convictions d'un milieu familial catholique et militaire et dont la liberté personnelle transgressait les normes de son temps. Musicienne ayant choisi d'enseigner, germanophone parce qu'il convenait de savoir « la langue de l'ennemi », cette femme solide a maintenu tant bien que mal une activité clandestine avec quelques choristes restés à Paris. Engagée dès l'été 40 dans un groupe de renseignement fondé par Léopold Trepper, arrêtée en novembre 42, déportée à Berlin, elle périrait guillotinée en compagnie de six autres « femmes de l'Orchestre Rouge », le 20 août 43.

Fin août 44 (rappelons que Paris a été libéré le 25), une poignée de choristes se rassemblait. Cette fois encore le soutien des cégétistes de la Seine serait précieux, qui en feraient leur organe culturel. En 45, sous la direction du compositeur Fernand Lamy, la CPP a chanté au Parc-des-Princes, au Mur-des-Fédérés, à la Bastille, à la fête

de l'Huma... A son répertoire, « Avis » de Paul Éluard mis en musique par Elsa Barraine. Un hommage aux fusillés.

En ces temps d'après-guerre, les loisirs populaires restaient les mêmes que ceux que le Front Populaire avaient promus, la randonnée, le camping, la fanfare et le chant choral. Dans une ambiance d'effervescence culturelle propice, toujours forte du soutien des musiciens et des poètes, la chorale a beaucoup voyagé, de l'autre côté du rideau de fer, notamment. En 1956, elle s'est enrichie d'un groupe de danse qui a duré une trentaine d'années. Deux de ses chefs, Jean Golgevit et Daniel Husar en ont fait partie. Gageons qu'ils ne dirigeaient pas en sautant au dessus de leurs cavalières à la manière des danseurs de ronde finistériens ! Ces voyages ainsi que des stages d'un week-end entier ont créé des liens solides. Dans une plus modeste mesure, les concerts de l'an dernier, à Lyon, avec les Brestois et les Lyonnais, ont pu en donner un aperçu aux nouveaux arrivants. Pendant ce temps, la CPP s'étoffait. Difficile de dire qui y chantait. Au lendemain d'un concert qu'elle avait donné à la salle Gaveau en 46, un journaliste du *Franc-Tireur* louait « ces fous qui préfèrent la musique à la belote ». Sans s'attarder sur le dédain inconscient qui s'exprime ici, on peut se demander quelle valeur d'indice la remarque fournit quant à la part des prolétaires dans les rangs de la chorale d'alors ?

Aujourd'hui encore, la raison sociale des choristes n'est pas un sujet. Classe moyenne, à fort capital culturel; des soignants, des enseignants. Des agents de tous les services publics. Des militaires ? On peut en douter. Encore que, des années durant, les voix de la CPP ont soutenu le ravivage de la flamme du soldat inconnu par l'Association des sous-officiers et officiers républicains, chaque 1er mai. Les échanges de « Bistrot » (la liste mail de discussion des choristes) renseignent sur un appétit culturel aux aguets et une vie militante active accordée aux combats d'aujourd'hui. Et d'une variété imaginable ni dans les années 30 ni dans l'immédiat

après-guerre. De gauche, toujours. Tous ! Toutes ! Mais dans toutes les nuances que ce mot recouvre. Dissimulées sous la panoplie rouge et noire quand il s'agit de chanter d'une seule voix. Disons quatre voix...

Faire chanter des dizaines de gens en chœur n'est pas une petite affaire. C'est le rôle des chefs. La chorale en a connu beaucoup que les sources ne sont pas parvenues à dénombrer. Les relations entre eux et la chorale n'ont pas été un long fleuve tranquille. Parmi eux, quelques compositeurs reconnus, des danseurs comme on l'a dit, des tyranniques, des gourous sûrement, un Lyonnais, une femme, Ghislaine Forestier ! Certains sont partis avec la caisse, d'autres ont entraîné une partie des choristes vers d'autres aventures musicales. Ils ont imposé des modes au gré de leurs préférences.

Faute de renseignements plus précis, je ne m'attarderai que sur deux d'entre eux, le premier et le dernier.

Le premier fut une hydre à deux têtes. Dans une distribution très genrée, bien dans l'air des années trente. Au fourneau, dans la cuisine préparatoire, apprentissage du solfège, défrichage des chansons, mise en place des voix, Suzanne Cointe. A la répétition ultime, sur la scène, dans la lumière, tandis que Suzanne se glissait parmi les choristes, Peters Rosset, un « étrange étranger » surgi de nulle part et qui en 39 ou en 40, s'est littéralement évaporé, comme s'il n'avait existé que pour diriger la chorale.

L'actuel est aussi un étranger. Mais celui-ci ne fait aucun mystère de ses origines et à la différence de son lointain prédécesseur, assume l'entièreté des tâches. Avec indulgence et humour. Avec exigence aussi. « Il nous tire vers le haut ! » Parce qu'à côté de la musique il nourrit une autre passion pour la science. Et n'impose pas à la chorale d'autre enjeu que de faire la meilleure musique possible. Avec les moyens du bord. On est très loin du gourou.

Mardi après mardi, les choristes se rassemblent dans les locaux que la CGT de Paris met à leur disposition célébrant une longue tradition de fraternité. Ceux de 1935 se reconnaîtraient-ils en ceux d'aujourd'hui ? Pas sûr. 90 ans d'histoire ont transformé les sociétés, les idéologies et les combats. Quoi qu'il en soit, les choristes restent les gardiens vigilants d'un patrimoine musical et politique.

Pour les 90 années qui viennent !

Françoise Gour